

# folklore

44

## REVUE FOLKLORE.

Directeur :

**J. CROS-MAYREVIEILLE**

Délégué régional  
de la Société du Folklore français  
et du Folklore colonial

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire :

**René NELLI**

Délégué régional  
du Musée des Arts et Traditions populaires  
de Paris

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne  
Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant au

“Groupe Audois d'Études Folkloriques”, Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# **“Folklore”**

Revue, trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVILLE*

---

**Tome VI**

**9<sup>m</sup>o Année — N<sup>o</sup> 3**

**AUTOMNE 1946**

**Folklore (9<sup>me</sup> année - n° 3)**

**Automne 1946**

---

**SOMMAIRE**

---

J. HERBER

*Graffiti de Compagnons*

D. ROCHE

*La croix à branches égales*

J. HERBER et René NELLI

*Les Livres.*

Maurice NOGUÉ

*Bibliographie du Folklore Audois*

*2<sup>e</sup> Partie : Analyse Bibliographique (suite)*

---

## Graffiti de Compagnon

A-t-on bien le droit d'appeler « Graffiti », les inscriptions que les Compagnons traçaient sur les murs des monuments au cours de leur Tour de France ? Si l'on s'en tient aux définitions que donnent les dictionnaires, on est obligé de reconnaître que ce ne sont pas « *des inscriptions tracées occasionnellement à l'aide d'un instrument de fortune par des non-professionnels* » ; et pourtant, l'usage a prévalu, il n'est pas un auteur qui n'ait parlé de ces inscriptions sans employer le mot « graffiti » ; il en est même qui n'ont pas hésité à appeler ainsi les véritables bas-reliefs que l'on trouve dans la Vis de Saint-Gilles.

Les Compagnons usaient-ils, pour les tracer, d'instruments de fortune ? A voir leur nom généralement bien dessiné, on est amené à se demander s'ils ne mettaient pas dans leur sac un marteau et un ciseau à froid ainsi que les touristes dont parla un jour Maurice Bedel et qui semblaient n'aller au Cap Nord que pour écrire leur nom dans le granit ! (1)

Mais tous les graffiti des Compagnons ne sont pas taillés dans la pierre ; les murs abrités de la Fontaine de Nîmes ont conservé certains noms écrits avec de l'ocre, qui laissent supposer que le temps a effacé, en bien des endroits, la trace du passage des Compagnons. Pourquoi ces inscriptions, si souvent signalées sur les pierres romaines du Midi de la France, sont-elles si rares sur les édifices religieux ? On n'en a jamais rien su. Personnellement, je n'ai vu les noms et les insignes de Compagnons qu'au Pont du Gard, aux Antiques de Saint Rémy, à la Fontaine de Nîmes, au Temple de Diane, dans la Vis de Saint Gilles, sur la Tour de Beaucaire et dans les salles des portes jumelles du Fort Saint André de Villeneuve les Avignon. (2)

La rédaction de ces inscriptions ne m'a pas toujours paru conforme au rituel compagnonnique. L'équerre, le compas, symboles de droiture et de justice, les trois points, l'œil de vérité, le niveau rayonnant qu'auraient pu graver les Compagnons de tous les « devoirs », n'y sont pas aussi communs qu'on pourrait le croire ; on y trouve surtout des noms ou des surnoms, des dates et des silhouettes d'outils.

L'ordre des noms et des surnoms n'était pas laissé à l'arbitraire. Les « Enfants de Salomon » et les « Enfants de Maître Jacques » étaient des frères ennemis ; ils ne pouvaient se désigner de même façon ; un « devoir », véritable code de lois corporatives, réglementait ces détails qui leur paraissaient essentiels.

Les « dévorants », tailleurs de pierre, enfants de Salomon, si l'on en croit E. Martin Saint Léon (3) écrivaient d'abord leur nom rituel, un nom de vertu, puis le nom de leur ville ou de leur province ; ainsi La Prudence d'Anduze. Les tailleurs de pierre, enfants de Maître Jacques, dévorant eux aussi, mais lousp-garous, accolait le nom du pays à leur nom de baptême,

Pierre le Gâtinais, par exemple. C'est du moins ce que disent les auteurs qui ne donnent pas toujours des documents concordants.

Ces inscriptions sont assez souvent malaisées à déchiffrer. Le temps a donné à certaines d'entre elles, la patine de la pierre ; il en a effacé d'autres. Nous ignorerons toujours quel fut le nom d'un Compagnon qui vint au Pont du Gard en 1636 ; nous ne saurons pas d'avantage en quelle année L'ESPERANCE DE BORDEAUX a fait le même pèlerinage. VA DE BONQUER DE CHAROLE n'a pas cru devoir dater cette étape de son tour de France. LA FLEUR LE NIVEVENOIS (le Nivernais, sans doute) a écrit le millesime 1703 sur la tête d'un marteau qui accompagnait son nom. LA JEUNESSE DE ST ANDRE a préféré les chiffres romains : M. D. CC. LXXIII ; L'ESPERANCE DE BORDEAUX est passé là en 1771 et a gravé, à côté de son nom, un marteau bretté.

CHARLUT DAVALON — VA DE BONQUER DE CHAROLE que nous avons trouvé au Pont du Gard, JOLIQUEUR DU PASSAGE DAGRA (?) 1829, ont fait l'ascension de la Tour du Château de Beaucaire et JOLIQUEUR a dessiné un emblème parlant, un petit cœur dans l'entrecroisement d'un compas et d'une équerre qu'il a encadrés de palmes.

LA VERTU DE VALABREGUE  
COMPANION PASANT

T. DE PIERRE

1746

s'est arrêté au temple de Diane ; de même  
VERDUN LA PALME DE LANGRE

C. P. G. N.

PASANT

à Saint Gilles, à côté du nom de LESPERANCE LE BERICHON - 1635 et du nom de JOLIQUEUR DE LOUDUN, qui a gravé la date de 1648 sur la tête d'un marteau bretté, se trouve un nom dans un grand cartouche entouré de palmes et surmonté d'une tête d'ange ailé.

Le marteau de charpentier est très répandu sur les murs des monuments que j'ai cités. Les marteaux brettés sont aussi très nombreux. On y voit également la varelope et le marteau de menuisier, le bouton et la moraille du maréchal-ferrant, la doloire du compagnon douleur, le couteau à pié du bourrelier. Mais parfois, c'est l'objet fabriqué qui désigne la spécialité du compagnon, le fer à cheval pour le maréchal-ferrant, la cloche pour le fondeur.

Les pierres des tours qui flanquent la porte du Fort Saint André, à Villeneuve les Avignon, portent beaucoup plus de dessins figurés que d'inscriptions. Ils sont tracés sur le sol et, bientôt, les pas des visiteurs les auront effacés. Des tracés de jeu ont été gravés, a écrit M. Fernand Benoit, par les soldats de garde, mais on y voit aussi des emblèmes corporatifs. Une équerre et un compas entrelacés commémorent le passage d'un compagnon ; de nombreux fers témoignent de la visite de maréchaux-ferrants. Deux ancras attesteraient-elles le passage de

mariniers ? Des empreintes de pieds, ou plutôt de savates, comme on en voit souvent sur des tombes musulmanes, seraient-elles des emblèmes laissés par des cordonniers ? D'autres dessins rendent ces interprétations discutables : leur étendue, leurs détails, le nombre d'heures qu'a nécessité leur gravure, conduisent à se demander s'il ne s'agit pas de dessins de prisonniers plutôt que de compagnons passants.

La date qui accompagne un grand nombre de noms, au Pont du Gard en particulier, paraît être celle du passage du COMPANION. Clément Vautel, commentant une représentation de « Papillon dit Lyonnais le Juste » dit que noms et surnoms furent gravés par les ouvriers qui, il y a un siècle, restaurèrent l'aqueduc romain. Je ne citerai pas cette opinion si elle n'était pas fort répandue, mais elle n'est que partiellement vraie. Nombre de millésimes sont bien antérieurs aux travaux dont il vient d'être question : 1636, 1660, 1701, 1771, etc...

\*  
\*\*

Ce devait être une tradition dans le compagnonnage que de graver ainsi son nom. Le compagnon voulait-il attester par cette signature qu'il avait accompli son pèlerinage aux chefs-d'œuvre de son métier ? On peut en douter quand on voit la silhouette d'outils de tant de professions. Songeait-il à signaler son passage aux compagnons du même « devoir » qui s'arrêteraient, après lui, en ces lieux ? Toujours est-il que ces noms se répétaient, par milliers peut-être, sur les monuments que visitaient les compagnons et ils n'eussent certainement pas été aussi nombreux s'ils avaient été exclusivement dus à la fantaisie d'un chacun.

Une chanson montre que les compagnons étaient profondément pénétrés du besoin d'affirmer, par écrit, leur personnalité :

Qui a composé la chanson,  
C'est la Sincérité de Maçon,  
Mangeant le foie de quatre chiens devorants  
Et sur la tête d'un aspirant  
Et sur la tête de ces capons  
Grava son nom d'honnête compagnon.

Dans cette chanson « guerroyante, violente, insultante » comme disait ce bon Agricole Perdiguier (4), l'apôtre du compagnonnage, il ne s'agissait certes pas d'un simple graffito, mais d'un coup de canne, cette belle canne des compagnons de jadis, ornée de rubans comme un accessoire de cotillon mais qui, dans des circonstances trop fréquentes, devenait un casse-tête et inscrivait, métaphoriquement, le nom du compagnon sur le crâne des camarades d'un autre « devoir ».

En dépit de ces violences, les compagnons étaient de braves gens et le Tour de France — qui n'était pas le tour de la France, — formait leur goût et les perfectionnaient dans la pratique de leur métier. Mestié vau baronnié, métier vau baronnie, disait Mistral (5) ; ils avaient, en effet, la fierté de leur travail. Ils avaient adopté un costume traditionnel et le portaient avec ostentation. Apparemment, il leur servait de signe de reconnais-

sance mais, en fait, il attestait leur amour pour leur profession et renforçait leur solidarité. Peut-être leur costume, un peu théâtral, nous frappe-t-il encore parce qu'il est tombé en désuétude ? Leurs surnoms, Périgord la Tendresse, Angevin l'ami du Progrès, le Décidé de Toulon, Dauphiné l'ami du Trait, etc., nous paraissent, eux aussi, singuliers et même un peu puérils, mais ils ne désignaient pas les seuls compagnons et ils ne sont que surannés. Il y avait aux armées du XVIII<sup>me</sup> siècle, des Brindamour, des Va de bon Cœur, des La Ramée et aussi des La Douceur, La Bonté, La Liberté... Ces surnoms sont aujourd'hui oubliés et nous sommes surpris lorsqu'un graffito nous les rappelle.

Les insignes compagnonniques sont, eux aussi, des survivances. Qui ne les a vus sur les linteaux ou sur les claveaux de portes de vieilles maisons ? Ils étaient des armes parlantes et on ne peut être surpris que les compagnons les aient gravés comme s'ils étaient leur blason.

Nous ne mesurons pas assez la portée de ces dessins : la signature était, au Moyen Age, souvent remplacée par une Croix ; elle avait la valeur d'un serment prêté devant Dieu ; celle des artisans ou des ouvriers, ailes de moulin pour un meunier, fer à cheval pour un maréchal... engageait également l'honneur de la profession.

Ainsi le symbole du métier remplaçait le nom. On en voit encore la preuve dans les cimetières basques où des stèles funéraires anonymes portent sur leur disque la figuration des instruments professionnels ; on la trouve aussi sur les croix ou les pierres tombales de certains cimetières du Lauragais où seule, elle identifie le mort.

Sans doute, un même idéal, celui de l'ouvrage bien fait, unissait ces compagnons, mais il y avait entre eux d'autres liens. Comme s'ils étaient nés autour d'un même clocher, ils se tenaient tous pour des « pays » ; dans les centres d'accueil, ce n'était pas un marchand d'alcool qui les accueillait, mais une « mère » ; partout, depuis leur initiation jusqu'à la mort, ayant perdu leur nom comme un membre d'une congrégation, ils allaient sur les routes, connus de leur seul surnom qu'ils écrivaient et proclamaient. La qualité de compagnon était le trait dominant de leur personnalité. Leur individualité avait disparu dans la corporation.

J. HERBER.

## NOTES

(1) Bedel (Maurice). *Claire beauté de la France*, Le Journal, 2 Septembre 1937.

(2) Il en est quelques-uns sur les pierres du Moulin d'A. Daudet, à Fontvieille.

(3) Martin Saint Léon (E.) *Histoire des corporations de métiers...* Paris, Félix Alcan, 1909.

(4) Perdiguier (Agricol), *Mémoires d'un compagnon*. Editions des Cahiers du Centre, Moulins, 1914, p. 201.

(5) Mistral (F.) *Calendal*, Chant VIII, pp. 310-311.

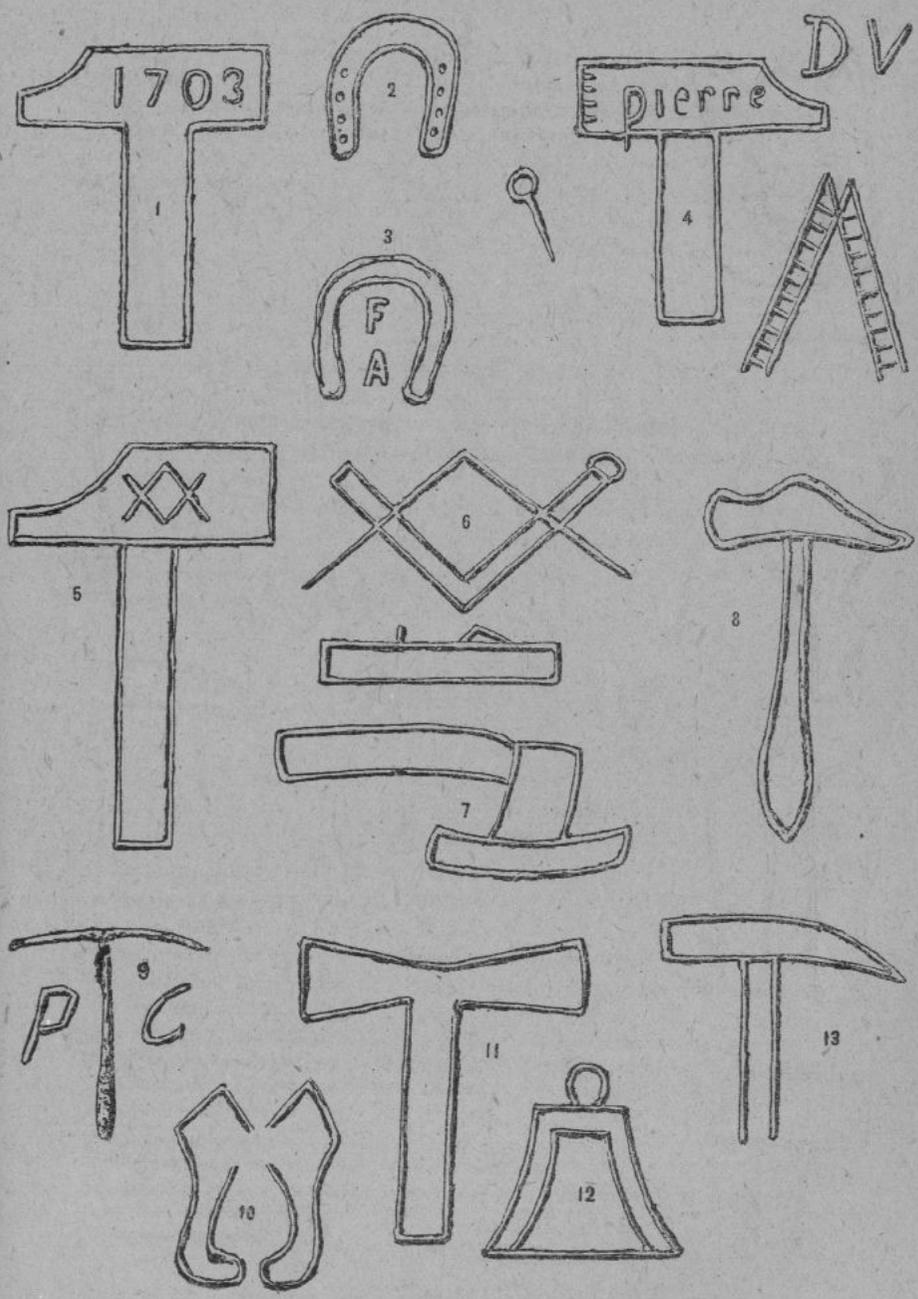
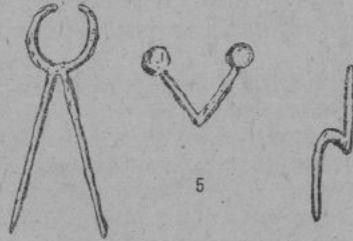
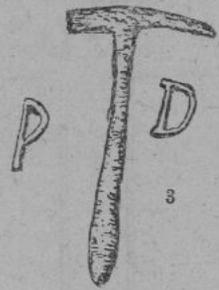
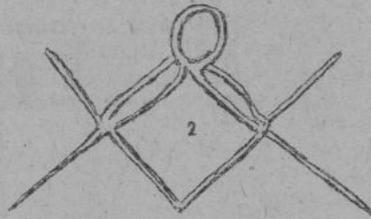
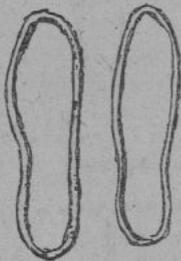


Planche I



L'ASSURANCE  
DE TOUR



T.: L.:

8

9



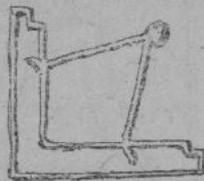
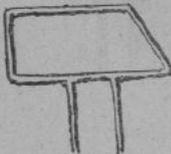
9

C.:

G.:



10



10



Planche 2

## PLANCHE I

- 1) Marteau de menuisier ou de charpentier (Pont du Gard), avec la date du passage du compagnon.
- 2, 3) Fers à cheval (Pont du Gard, Villeneuve-les-Avignon).
- 4) Marteau bretelé (?) dont la tête porte une inscription ; accoté d'une échelle double et d'un traceret (?) (Temple de Diane).
- 5) Marteau sur la tête duquel sont gravés l'équerre et le compas, insignes compagnonniques (Pont du Gard).
- 6) Equerre, compas et rabot, insignes d'un compagnon menuisier (Villeneuve-les-Avignon).
- 7) Doloire d'un bûcheron ou d'un compagnon doleur (Pont du Gard).
- 8) Marteau à battre de cordonnier (Temple de Diane).
- 9) Marteau stylisé, entre deux initiales (Temple de Diane).
- 10) Collier d'animal de trait, symbole d'un compagnon bourrelier (Temple de Diane).
- 11) Marteau bretté, très commun sur les pierres du Pont du Gard.
- 12) Cloche, emblème des compagnons fondeurs (Temple de Diane).
- 13) Marteau, carré d'un côté, à pointe de l'autre, très commun sur les pierres du Pont du Gard.

## PLANCHE II

- 1) Autre collier d'un animal de trait, symbole d'un compagnon bourrelier (Temple de Diane).
- 2) Equerre et compas (Pont du Gard).
- 3) Marteau stylisé, accoté d'initiales (Temple de Diane).
- 4) Serpe ou doloire (?) (Pont du Gard).
- 5) Outils de maréchal-ferrant, tenailles, morailles, bouton (Villeneuve-les-Avignon).
- 6) Clef ; insigne de serrurier (?) Villeneuve-les-Avignon).
- 7) Graffito du Pont du Gard : L'Assurance de Tours avec le marteau symbolique.
- 8) Empreintes de semelles, rappelant le passage d'un cordonnier ou, selon M. Anfos Martin (*La quadra, le swastika et les pas*, Journal « Le Compagnonnage », 1er Décembre 1938), signature des compagnons tailleurs de pierre du Devoir, dits compagnons passants (?)
- 9) Inscriptions compagnonniques du Moulin de Daudet à Fontvieille ; équerre et compas entrelacés ; deuxième équerre (?) ; lettres (suivies de trois points, selon le rite) dont j'ignore la signification. (Les inscriptions compagnonniques ne comprennent souvent que la première lettre de chaque mot ; ainsi : C.C.E.B.D.D., par exemple, signifie : compagnons cordonniers et bottiers du devoir).
- 10) Couteau ; emblème de coutelier (?) (Villeneuve-les-Avignon).
- 11) Instruments de charpentier, marteau, équerre, compas, mètre et règle (?) (Pont du Gard).

## LA CROIX A BRANCHES ÉGALES

(Croix grecques et croix manichéenne)

La croix à branches égales, dite croix grecque, est en réalité venue de l'Orient. On la trouve parmi les symboles mithriaques où les branches égales et régulières sont inscrites dans un cercle. Le motif du vase mycénien dont l'image est reproduite dans l'ouvrage de *Hélène* : « Les origines de Narbonne » (1) est passé de l'architecture phénicienne à l'architecture grecque. Il ressemble exactement aux croix grecques des lettres ornées du rituel caithare occitan : les branches de longueur égale s'élargissent jusqu'aux extrémités.

La croix mycénienne, origine de la croix grecque, est le symbole du culte solaire transmis de la Phénicie aux îles de la mer Egée. Or, ce culte nous fait remonter au début des mystères de Mithra, dont le manichéisme fut l'expression chrétienne. On peut voir par les ouvrages de *Cumont* sur les « Mystères de Mithra » ainsi que par ceux de *Autran* sur « Mithra, Zoroastre et la préhistoire aryenne du Christianisme » que ces mystères ont préparé directement la propagation du manichéisme en Occident.

Cependant, après les mystères de Mithra, précurseur du Christ, apparaît le Christianisme. Nous retrouvons chez les premiers chrétiens, ceux des catacombes de Rome, des sarcophages de Rome, de Syracuse et de Ravenne, des symboles mithriaques (2)). C'est le Christ sur un char attelé de chevaux, comme le dieu solaire des bas-reliefs mithriaques (2a) ; ce sont les rois mages, coiffés du bonnet de Mithra qui reconnaissent et adorent Jésus porté par sa mère ou qui lui offrent des présents (2b, c, d). On y voit Daniel portant le bonnet mithriaque dans la fosse aux lions (2e). On y trouve le poisson avec l'encre, le swastika, la colombe (2f). La croix à branches égales y paraît, soit droite, soit inclinée, avec l'alpha d'un côté et l'oméga de l'autre, c'est le chrisme, le monogramme du Christ (1g). Sur les mosaïques de Ravenne la croix grecque soutient toujours derrière la tête l'auréole rayonnante du Christ glorieux.

Que sont devenus tous ces symboles et tout d'abord ceux qui sont restés spécifiquement chrétiens, comme le poisson, la croix grecque, le swastika, le chrisme ? — M. de Dainville, archiviste de l'Hérault, a découvert à Oupia (Hérault) « un autel wisigothi-

(1) — p. 316 et suiv. Privat Didier. Edit. 1937.

(2) — Die Katakomben. 1930. Edition de Communauté des chrétiens (Pages des reproductions : a 10 ; b 32 ; c 34 ; d 37 ; e 30 ; f 15 et 16).

(1g) — 14 et 23.

que sculpté dans un fragment de corniche en marbre blanc, provenant d'un édifice gallo-romain » (3). Une croix pattée y est gravée de la même forme que celle des catacombes. Elle ressemble à celle qui est sur « une dalle wisigothique conservée au musée lapidaire de Narbonne » qui « était encastrée à l'extérieur des murailles romanes de l'Eglise des pèlerins (la Major) » (4), et qui par « la présence de colombes avec lavare » ainsi que de l'alpha et de l'oméga, rappellent les motifs des catacombes. L'autel wisigothique d'Oupia était appelé « pierre de malédiction » peïra mala (5) et surmonté d'une croix latine. Pourquoi, sinon parce qu'il était rejeté ? — La dalle du musée de Narbonne n'était-elle aussi qu'un résidu ? — Le souvenir des premiers symboles chrétiens n'était plus vivant. On ne le retrouve que dans la sculpture religieuse, comme sur le tympan du cloître de Moissac et sur le tympan de la Pentecôte à Vezelay (6).

Or les cathares qui ont décoré leur rituel occitan des poissons des premiers chrétiens ont aussi figuré la croix grecque aux branches égales, évasée ou pattée, sur des lettres ornées. P. Breillat, dans un article de la « Revue du Languedoc » (année 1946, N° 9) sur « le Graal et les Albigeois » dit que les cathares « abhorrèrent la croix ». Mais quelle croix ? — Les cathares ne voulaient pas de la croix du crucifiement de Jésus, mais tout montre qu'ils connaissaient la croix solaire du Christ. Pourquoi n'y voir que des « ornements graphiques » quand elle est figurée sur leur rituel occitan, alors que leur intention, leur doctrine même à ce sujet et le sens de la croix de lumière ressortent nettement de leur citation d'Ezéchiel ? Nous l'avons suffisamment indiqué dans « le Génie d'Oc » N° spécial des Cahiers du Sud (7).

Il est donc vraisemblable qu'ils nous ont aussi apporté la croix grecque surmontée de douze perles qui est devenue la croix du Languedoc. En effet, la croix à branches égales des premiers manichéens portait trois perles en forme de boule au bout de chaque branche, ainsi qu'on le voit par une image sur soie découverte à Tourfan, dans le Turkestan oriental. Cette croix est placée sur la gauche de l'auréole d'une figure divine. Sa forme ressemble à celle de la croix ciselée en creux sur un monument chrétien de Si-Ugan-fu. « La présence du symbole de la croix chez les manichéens paraît prouvée par cette image ». (8). Cependant, les savants qui l'ont découverte n'en ont pas saisi le sens. C'est de toute évidence la croix de lumière des

(3) — Lettre du 9 Mai 1946. Reproduction à paraître dans le dernier fascicule des « Eglises romanes de l'Hérault » par M. de Dainville.

(4) — Lettres de M. H. Cotard, chargé de mission de la Direction des Musées de France, Références : R. de Lasteyrie. L'architecture religieuse en France à l'époque romane et le N° 339 du Catalogue du Musée de Narbonne.

(5) — La Dépêche du 2 Juillet 1938.

(6) — H. Focillon. — L'art des sculpteurs romans.

(7) — V. Etudes manichéennes et cathares : Les Cathares et l'amour spirituel.

(8) — Von le Coq. Miniatures manichéennes. p. 25-26.

Kephalaïa, des Chapitres de Manès, la croix solaire entourée des douze signes du Zodiaque. Il en est exactement de même de la croix du Languedoc ou de Toulouse (9).

Or, le plus ancien exemplaire de cette croix terminée par douze fleurons est sur un « sceau de Raymond IV de St-Gilles pendant à une Charte de 1088 pour St-André d'Avignon » et la première monnaie toulousaine portant la croix est de 1095 (10). Même si cette croix était connue dans le Midi de la France par les premiers manichéens, sa réapparition après un vide de tant de siècles ne s'explique que par un apport nouveau de l'Orient. Cependant, comme Raymond IV, dit de St-Gilles, ne partit pour la première croisade contre les musulmans qu'en 1096 et n'en revint pas, nous ne pouvons nous expliquer la présence de cette croix au XI<sup>me</sup> siècle que par l'influence néo-manichéenne du catharisme.

On trouve dans les cimetières du Midi de la France, à la fois la croix mithriaque, la croix grecque évasée à chaque branche et la croix du Languedoc aux douze perles. M. A. Marfan, de Castelnaudary, nous communiqua en 1938 un intéressant article de la « Revue Archéologique du Midi de la France » (Directeur Dusseau, 1866-1867) sur « les croix tumulaires du Lauragais » (Aude) (11).

Le type qui paraît le plus ancien est celui du « disque plein, portant sur une de ses faces une croix le plus souvent inscrite dans un cercle ». L'auteur signale qu'il est analogue à de « très anciennes représentations de la croix particulière à certains objets, aux monnaies gauloises principalement ». Mais on le retrouve dans les cimetières basques, c'est la croix solaire primitive des mystères de Mithra qui ont eux-mêmes une plus lointaine origine.

Le type qui viendrait après, par ordre chronologique, et qui serait « peut-être du X<sup>me</sup> siècle », serait celui des croix qui s'élargissent du centre à l'extrémité — c'est-à-dire celui de la croix grecque du rituel cathare.

Le même auteur écrit que « la croix inscrite dans un cercle... n'est devenue la croix de Toulouse que sous certaines influences se rattachant, ce semble, à des causes politiques, puisque sa disparition coïncide avec l'emploi d'un emblème devenu héraldique, la « fleur de lis » — Ces influences n'ont pu venir que des traditions cathares, car les genres de croix décrits n'étaient tolérés que dans les cimetières où ils voisinent avec les croix latines ; ils ne paraissent d'ordinaire pas dans les carrefours des chemins d'où ils étaient exclus.

La croix du Languedoc et de Toulouse dont le dessin est

---

(9) — H. Ramet. Histoire de Toulouse. p. 71 et 104-105.

(10) — Devic et Dom Vaissette. *Histoire du Languedoc*. — T. III, pp. 404 et 492-493 ; note 8. — Nous ne voyons, malgré du Cange, pas de rapport direct entre la croix de Toulouse et la croix de Constantin qui s'est exprimée par le labarum, monogramme du Christ, sur son étendard.

(11) — V. aussi Folklore Aude N° II — Année 1939 — p. 11.

reproduit dans l'article cité, ainsi que la croix grecque du cimetière de Merens-le-Haut (Ariège) placées au bout d'une hampe sont des adaptations ultérieures à la croix latine. Cette dernière porte la date d'Août 1779.

Nous avons d'ailleurs relevé dans le folklore l'influence de ces traditions cathares sur les costumes de la vallée de Bethmale en Ariège. Le swastika, l'arani des Perses, symbole du feu solaire, qui était connu dans l'ancienne Grèce — et non son inversion, symbole des ténèbres, qui vient de répandre la terreur dans le monde entier — se trouve dans cette vallée sur des « bandes de velours noir » qui bordent les tricots des hommes, avec des costumes à caractère grec et « une espèce de calotte rouge et bleue, assez semblable au bonnet des grecs modernes ». Les femmes se coiffent le dimanche d'un « bonnet phrygien rouge et d'une capeline blanche ». On trouve aussi la croix grecque en ornement sur des bords de coiffes (12).

Dans une étude de Folklore Aude, sur les costumes régionaux (13) est confirmée la grande ressemblance de ces costumes bethmalais avec ceux des bulgares, des serbes et des monténégrins, sans doute sous l'influence grecque. On relève le swastika sur « une veste courte blanche bordée d'un large velours noir ». Et voici qui démontre l'influence cathare : Ces costumes, selon un récit recueilli dans la vallée de Bethmale, auraient été apportés par un évêque venu de Bulgarie. L'indication de l'origine est nette, car les bogomiles, les premiers cathares, ont paru en Bulgarie et leurs messagers sont venus dans le Midi de la France.

Mais il y a plus. Un monogramme du Christ avec l'alpha et l'oméga, provenant du dessus de la porte de la petite grotte de Bethléem, à Ussat-les-Bains, où les cathares ont séjourné longtemps, a été placé sur le portail du cimetière de l'Eglise d'Orno-lac, selon le témoignage de M. Gadal. Une colombe gravée en bronze et une colombe en terre cuite ont été trouvées dans la grande grotte de Bethléem. Sur la garde d'une épée de 48 cm. de long, sur 3 cm. 70 dans sa plus grande largeur, découverte dans la grotte fortifiée de Bouan, sont gravées en pointillé de 12 points, deux croix à branches égales, une de chaque côté. Le centre de l'une est marqué par un point, le centre de l'autre par 6 points en hexagone (14). La croix à branches égales se retrouve soit simple, soit cerclée, sur les parois de la plus élevée des grottes d'Ussat, dite les Eglises hautes, dont nous avons fait l'ascension le 24 août 1945.

Singuliers ornements qui, dans des grottes refuges et des lieux d'initiation des cathares, sont des symboles chrétiens et ont le même sens que les croix grecques pattées des lettres du rituel occitan.

Les archéologues pourront sans doute en découvrir d'autres.

(12) — Comte Begouen — La Vallée de Bethmale — Ariège — Ch. V. IX et X — Editions du Muséum. 1942 — Toulouse.

(13) — Folklore Aude. — Costumes régionaux. P. 103 — N° 7 de 1938.

(14) — Musée particulier de M<sup>e</sup> Gadal, conservateur des Grottes d'Ussat-les-Bains.

C'est ainsi que M. J. Tricoire, de Lavelanet, nous signale (15) qu'il y a une croix grecque à branches égales au lieu dit Turllet, à un croisement de chemins ruraux, situé à 500 mètres environ du château de Terride et à 2 km de Mirepoix (Ariège). C'était une clef de voûte... « Trois autres croix semblables sont au château de Terride. Toutes les trois sont des clefs de voûte « de la chapelle du château et l'une d'elles y est « toujours en place ». Cette chapelle est du XIII<sup>me</sup> siècle. Or, le principal seigneur de Mirepoix était, au début de ce siècle-là, Pierre Roger, partisan des cathares, comme toute la noblesse du pays de Mirepoix (16). En 1206, un grand congrès cathare s'est tenu à Mirepoix.

Nous remarquons sur les branches de ces croix deux canelures qui les divisent en trois reliefs, dont la coupe correspond au symbole des trois perles de la croix du Languedoc ; mais « la partie la plus intéressante est la grande rosace centrale au point de rencontre de chaque bras ». On voit déjà le schéma d'une rosace au centre de la croix manichéenne de Tourfan ; il y a deux petits cercles concentriques au centre de l'autel wisigothique du musée de Narbonne et une rosace à cinq pétales au-dessus de chacune des branches horizontales. Ici les rosaces centrales ont de 8 à 10 pétales et un bouton floral qui a de 6 à 8 pétales non épanouis, en collerette autour « d'un groupe de 7 autres ayant la forme d'une boule et disposés en hexagone avec « un grain au centre ». Une seule des croix a un groupe central de 8 pétales.

Nous avons déjà vu le schéma du point central et l'hexagone sur l'épée de Bôuan mais la précision de la rosace annoncée ici un symbole rosi-crucien à l'époque cathare. Et pourtant les rose-croix n'ont manifesté leur existence qu'au XV<sup>me</sup> siècle. « Les noces chimiques de Christian Rosenkreutz » sont de 1459, d'après Valentin Andréas qui les a publiées. Le signe des rose-croix y est une croix rouge sur une bannière blanche. La légende ne fait remonter leur origine qu'au XIV<sup>me</sup> siècle, après les persécutions subies par les cathares et par les templiers. Nous pensons que les rose-croix qui ont pris les doctrines des cathares ont aussi trouvé dans leur tradition la croix grecque pattée et la rosace centrale qui ont composé leur symbole.

A la page XI de l'ouvrage de Sédin sur « Histoire et doctrine des rose-croix » on peut voir la reproduction de l'image d'une croix grecque pattée ; elle est tirée d'un livre d'alchimie. On y lit particulièrement ces lignes : « la croix noire a été changée en rouge, la croix blanche approche ». On pourra, d'ailleurs, trouver d'intéressantes explications sur la distinction à faire entre la croix de justice, qui régit le monde matériel, et la croix de la grâce qui est celle de l'Esprit, dans une conférence de Michaël Ivanoff. (17)

(15) — Lettre du 13 Juin 1946 et description détaillée parue dans Folklore (Aude).

(16) — Déposition d'Arnaud Roger de Mirepoix. Doat. T. 22. pp. 109 et suivantes.

(17) — 35<sup>me</sup> conférence : Editions Izgrev.

---

**Cahiers d'études critiques et de philologie. 1<sup>er</sup> cahier 1946. Paris. Librairie G. P. Maisonneuve. Toulouse, Institut d'Études Occitanes.** Un seul article de cette publication très soignée intéresse directement le Folklore : celui de M. Jean SEGUY : « Vocabulaire technique languedocien dans une affiche imprimée en 1937 ». On y trouve en effet un certain nombre de termes languedociens servant à désigner des pièces d'instruments agricoles : alaire, tescou, trézégat, etc. Parfois ces termes occitans ont été francisés, ou à demi francisés, par l'artisan qui a rédigé l'affiche.

**Jean Lebrau. « Ceux du Languedoc ». Dessins originaux de Paul Sibra. Editions des Horizons de France, Paris.** L'excellent poète Jean LEBRAU s'est consacré dans ce beau livre illustré avec beaucoup de goût par Paul SIBRA, à l'étude des types et coutumes de sa province. Bien que les évocations et descriptions y soient surtout d'ordre littéraire, les Folkloristes auront intérêt à en lire les chapitres consacrés au bestiaire, aux petits métiers. Les dessins de Paul SIBRA sont d'une exactitude quasi-scientifique et peuvent être également consultés avec profit par les ethnographes (voir les vendanges, le pressoir, la cuisine languedocienne, etc.).

**Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, 5, rue Granier, Montpellier. Année 1946. N<sup>os</sup> 1 et 2.** Saluons ici la réapparition de ces cahiers, dirigés par M. le Colonel LOUIS, qui s'étaient déjà attirés avant la guerre une flatteuse réputation. Ils ne contiennent que des études archéologiques et historiques, mais certaines touchent indirectement au Folklore : « La guerre aux chèvres sous l'ancien régime » (E. SEGUI - premier cahier), « dolmens à gravures en Roussillon » (E. DEVAUX - premier cahier), « la Préhistoire et la Bible » (deuxième cahier), « les gallo-romains dans les grottes de l'Ariège et de la Haute-Garonne » (L. MEROC - deuxième cahier).

René NELLI.

---

## LES LIVRES

A. van Gennep. *Manuel de Folklore français contemporain*, Paris, A. et J. Picard et C<sup>ie</sup>. 1946.

M. A. van Gennep qui avait commencé la publication de son *Manuel de Folklore français contemporain* par deux volumes de « Questionnaires » et de « Bibliographie méthodique », vient de nous donner la deuxième partie du Tome premier de cet ouvrage.

Ce volume porte un sous-titre : « Du berceau à la tombe » qui est suggestif. Il est, à juste titre, particulièrement cher à l'auteur qui le conçut en 1916, lorsqu'il publia la première des monographies qu'il devait consacrer au folklore des provinces de France, à celle de la Savoie (1). Nous le retrouvons dans son *Folklore du Dauphiné* (1932-1933), (2) ; dans son *Folklore de Bourgogne* (3) (1934) ; dans son *Folklore de Flandre et du Hainaut* (4) (1935-1936) et l'on ne peut douter que nous le reverrons un jour dans le *Folklore de l'Ardèche*, qui est « en préparation ».

Une interruption dans cette série de monographies nous vaut ce « monument » qu'est le Manuel de folklore.

Le volume qui paraît aujourd'hui est consacré, par moitié, au mariage et aux funérailles. On y trouve une documentation surprenante mais il ne le faut point considérer comme une patiente et habile compilation. Avec les mêmes matériaux, on peut faire ou une mesure ou un château.

M. A. Van Gennep, utilisant des observations éparées dans des volumes ou dans des plaquettes ignorées, a fait un travail d'ensemble admirablement ordonné où les commentaires accompagnent tous les récits. On ne peut lui reprocher d'avoir parfois oublié le titre de son Manuel qui devait, en principe, être consacré au folklore *contemporain*, puisque nous en avons tout le bénéfice. A l'occasion de survivances (qui constituent, en fait, le plus grand nombre de nos coutumes actuelles), il a jeté un regard sur le passé et nous a révélé les liens qui unissent les pratiques d'autrefois à celles du temps présent. Il nous a aussi fait connaître l'histoire des cérémonies populaires en France et de leur évolution.

En bref, ce manuel si documenté et si attrayant peut prendre place dans toutes les bibliothèques, mais il doit être le livre de chevet de tous les folkloristes.

(1) *En Savoie. Du berceau à la tombe*, Chambéry, M. Dardel, 1916.

(2) *Folklore du Dauphiné*. Paris, G. P. Maisonneuve. 2 vol. 1932, 1933.

(3) *Folklore de la Bourgogne*. Paris, G. P. Maisonneuve, 1934.

(4) *Folklore de Flandre et du Hainaut*. Paris, G. P. Maisonneuve, 2 vol. 1935, 1936.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### DU FOLKLORE AUDOIS <sup>(1)</sup>

---

#### II. - ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE

---

##### 7° - L'Habitation

178. — **Poux.** — *La Cité de Carcassonne : le déclin* — p. 116 sq. — maisons des XVI<sup>me</sup> et XVII<sup>me</sup> s. occupant les lices — description.
179. — **Féraud** (Henri) — **Sire** (Pierre et Maria). *Folklore de la Cité de Carcassonne* — F. A. 29 — décemb. 1942 — p. 169 sq. — habitation — chauffage — éclairage au XIX<sup>me</sup> s.
180. — **Foville** et **Flach.** — *Enquêtes sur l'habitation* — t. I. p. 264 sq. — les maisons-types dans la région de Carcassonne.
181. — **Mulot.** — *Voyage au Château de Marquein.* — p. 30 sq. description du Château (extr. S. E. S. A. 1902 — p. 66 sq.).
182. — **Sicard** (Germain). — *Excursion à Castanviels et à Rieussec.* — S. E. S. A. 1909 — p. 36. — maisons de Castanviels.
183. — **Laffont.** — *La Baronnie de Belpech* — p. 177-178 — vieilles maisons de Belpech.
184. — **Courrent.** — *Excursion au pays de Kercorb, à Chalabre* — p. 13 — vieilles maisons de Chalabre (extr. S. E. S. A. — 1905 — p. 67).
185. — **Lasserre.** — *Recherches sur Alet* — p. 127 — vieilles maisons.
186. — **Charpentier** (chanoine L.). — *Un inventaire épiscopal à Alet en 1763.* — S. A. S. C. 1904 — p. 155 sq. — Palais épiscopal de Mgr. de Bocaud. — description.

---

(1) Voir N° 38-39-40-41-42-43.

187. — **Trouvé.** — *Description Aude* — p. 564. — logement des agriculteurs.
188. — **Degrave (Dr.).** — *Excursion à Lagrasse.* — S.E.S.A. 1907 — p. 85 sq. — métairies de 1594 et de 1701.
189. — **Pariset.** — *Economie Lauragais* — p. 93 sq. — la métairie — son aménagement.
190. — **Fourès (Auguste).** — *Le Midi Gastronomique : une ancienne cuisine bourgeoise en Lauragais.* — R.M. 6<sup>me</sup> année n° 9 — p. 177-178. — sa description.
191. — **Baret (Paul).** — *Les Moulins à Vent à Castelnaudary.* — Description : extérieur, la « carrélo », la « capélado » — intérieur, meules, grenier — dans journal « L'Aude à Toulouse » — n° 13 — janvier 1927.
192. — **Pariset.** — *Economie Montagne Noire* — p. 178. — bâtiments ruraux — logement des métayers.
193. — **David.** — *La Montagne Noire* — p. 163 sq. — description de la maison rurale.
194. — **Lemoine (Dr. Jacques).** — *L'Habitat Rural de la Montagne Noire.* — F.A. 39 — été 1945 — p. 24 sq. — disposition de la maison rurale — éclairage — toiture — cour de ferme — bâtiment moderne.
195. — **Pullès (Henri).** — *Compte rendu sur le logement de la classe ouvrière agricole* (dans les Corbières et le Pays de Sault). — S. A. S. C. 1890 — p. 199 sq.
196. — **Almairac (Yvon).** — *Le Village de la plaine viticole du Bas-Languedoc.* — *La Maison Rurale.* — F.A. 36 — automne 1944 — p. 128 sq.
197. — **Pellegrin-Caillon.** — *Agriculture Aude en 1939* — p. 388 sq. — bâtiments agricoles — maison de l'exploitant — logement des animaux — greniers et silos à fourrages — ateliers de préparation des aliments.
198. — **Gauthier.** — *Maisons Paysannes* — p. 69 sq. — la maison du Languedoc.

## 8° - Le Mobilier

199. — **Tissier (J.).** — *Inventaire des biens meubles et immeubles laissés par Pierre-Etienne Delom, marchand du Bourg de Narbonne — 20 Août 1246* — C. A. N. 1890 — 2<sup>me</sup> sem. p. 182 sq.

200. — **Poux.** — *Mobilier de Béatrix d'Arborée, vicomtesse de Narbonne en 1377* — p. 396 sq. — étoffes, literie et tentures (extr. C. A. N. 1911 — 1<sup>re</sup> sem. même pagination).
201. — **Guiraud** (Jean). — *Inventaires Narbonnais du XIV<sup>me</sup> siècle.* — Mobiliers d'André Frédolet et Jacques de Brod. — C. A. N. 1902 — 2<sup>me</sup> sem. p. 215 sq. — 1903. — 1<sup>re</sup> sem. p. 375 sq. — 1904. — 1<sup>re</sup> sem. p. 25 sq. — 2<sup>me</sup> sem. p. 182 sq. — 1905. — 1<sup>re</sup> sem. p. 333 sq. — 2<sup>me</sup> sem. p. 533 sq.
202. — **Favatiér.** — *Vie Municipale à Narbonne au XVII<sup>me</sup> siècle.* — t. II. p. 23 sq., p. 72 sq. — le mobilier d'un magistrat en 1613 (extr. C. A. N. 1896 — 1<sup>re</sup> sem. p. 45 sq., p. 93 sq.).
203. — **Favatiér.** — *Vie Municipale à Narbonne au XVII<sup>me</sup> siècle.* — t. II., p. 1 sq. — une librairie à Narbonne en 1624 — description du mobilier (extr. C. A. N. 1891 — 1<sup>re</sup> sem., p. 351 sq.).
204. — **Massip.** — *Une Maison de Mercerie à Narbonne en 1757.* — C. A. N. 1892 — 1<sup>re</sup> sem. p. 44 sq. — 1892. — 2<sup>me</sup> sem. p. 162 sq. — mobilier de l'époque.
205. — **Massip.** — *Le Mobilier du Dernier Archevêque de Narbonne* (Mgr. Dillon). — Mobilier mis en vente le 25 octobre 1792). — C. A. N. 1890 — 2<sup>me</sup> sem., p. 189 sq. — 1891 — 1<sup>re</sup> sem. p. 241 sq.
206. — **Sabarthès.** — *Seigneurs de Palaja.* — p. 11. — ameublement des Seigneurs au XIV<sup>me</sup> s.
207. — **Cayla** (Dr.). — *Deux inventaires de meubles et d'outils du XVI<sup>me</sup> siècle.* — S. A. S. C. 1944 — p. 162 sq. meubles des Corbières — ustensiles de cuisine.
208. — **Mulot** (Henry). — *Rapport sur l'excursion faite à Ferrals et à Saint-Papoul.* — S. E. S. A. 1896, p. 44 sq. — inventaire de 1673 — mobilier des seigneurs de Ferrals.
209. — **Mulot.** — *Voyage au Château de Marquein.* — p. 41 sq. — ustensiles de cuisines, meubles au XVII<sup>me</sup> s. (extr. S. E. S. A. 1902 — p. 77 sq.).
210. — **Charpentier** (Chanoine Léon). — *Deux états de mobilier à Carcassonne en 1701* (dans l'immeuble de Danty). — S. A. S. C. 1909 — p. 1 sq.
211. — **Moulis.** — *Pays de Sault.* — p. 65. — Inventaire du mobilier d'une maison en 1752 (extrait d'un acte, M<sup>e</sup> Serda, notaire à Belcaire).

212. — **Charpentier** (Chanoine L.). — *Un inventaire épiscopal à Alet en 1763* (mobilier de Mgr. de Bocaud). — S. A. S. C. 1904 — p. 153 sq.
213. — **Boyer**. — *De Carcassonne à Saint-Papoul*. — p. 63 (note 2). — mobilier de l'Abbaye de Villelongue vendu en 1791 (extr. S. E. S. A. 1928 — p. 218 — note 2).
214. — **Pariset**. — *Economie Montagne Noire*. — p. 178. — mobilier des métayers.
215. — **Fagot**. — *Folk-Lore Lauraguais*. — t. VII, p. 352 sq. — mobilier de la cuisine.
216. — **Fourès** (Auguste). — *Une ancienne cuisine bourgeoise en Lauraguais*. — mobilier et ustensiles de cuisine. — R. M. 6<sup>me</sup> année — n° 9, p. 177-178.
217. — **Dufaur**. — *En Lauraguais*. — p. 163 sq. — l'armoire languedocienne.
218. — **Alibert** (L.). — *La Buco — La Brustio — Les Ciéjos*. — F. A. 5 — Juillet 1938 — p. 75-76.
219. — **Mathieu** (L.). — *Note à propos de l'éclairage dont on usait dans les veillées*. — F. A. 2 — Avril 1938 — p. 28.
220. — **Astruc**. — *Termes*. — p. 113 sq. — éclairage dans le Termenès au XIX<sup>me</sup> s. — « sécaillous » — « lluquets » — « estudals » — « caleilh ».
221. — **Fagot**. — *Folk-Lore Lauraguais*. — t. VII., p. 347 sq. — Eclairage lumineux.

(à suivre)

Maurice NOGUÉ.

*LA REVUE PUBLIERA PROCHAINEMENT :*

Les Proverbes de l'Aude (suite) par Louis Alibert.

La Cuisine et la table dans l'Aude.

Bibliographie du Folklore Audois (suite) par Maurice  
Nogué.

---

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant  
l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais  
Carcassonne.

